

LES CAVALIERS (1971) de JOHN FRANKENHEIMER
avec Omar Sharif, Jack Palance, Leigh Taylor-Young, Peter Jeffrey,
Srinanda De, George Marcel
d'après le roman de Joseph Kessel
Scénario : Dalton Trumbo
Image : Claude Renoir, James Wong-Howe, André Damage
Musique : Georges Delerue

"Les Cavaliers" et "Rencontres avec des hommes remarquables" sont les rares films tournés avant l'invasion soviétique, puis la conquête des Talibans à l'époque où l'Afghanistan était encore un Royaume.

Cet Afghanistan-là n'existe plus, Il aura fallu que Joseph Kessel en écrive un livre, sorti 3 ans avant le film que Frankenheimer adapta pour le cinéma.

L'Afghanistan, où encore enseignaient les Maîtres Soufis, avait disparu face à un peuple primaire et brutal où déjà le Coran devenait la seule référence de vie. Il a donc été facile au régime des Talibans de s'y installer. Sayd Bahodine Majrouh, maître à penser de grande culture, avait - dans ces livres - condamné sévèrement ce peuple. Dans son œuvre *Ego monstre*, il en dénonce sa tyrannie et le régime de terreur qui avait été mis sur pied. Il fut assassiné pour cela. Comme fut assassiné le Commandant Massoud, pour les mêmes raisons : stopper l'invasion talibane.

Les Talibans et leur horrible régime s'y installèrent, les femmes furent "grillagées", plus de musiques, plus de paroles, plus rien ; seul le viol et la mort sur les femmes, puis plus rien.

Il y a, dans le film de Frankenheimer, les prémices de tout cela qu'il a saisis avec son regard perçant.

Ce film, unique et infaisable aujourd'hui, a la primeur d'exister et de montrer avec une grande justesse ce peuple dans les années 70.

Nous sommes plongés d'emblée dans des paysages fascinants, des montagnes déchiquetées où le diable semble se cacher. Mais l'ensemble est de toute beauté et les Afghans, leurs chevaux envahissent la toile.

Dans un temps plus lointain, Gengis Khan voulait étendre cet empire.

Ce peuple du temps du film y livrait un combat éternel contre les éléments, contre l'histoire, contre ses démons de l'orgueil.

L'époque d'Uzaz (Omar Sharif, intense, peut-être son plus grand rôle) et de son cheval Jahil, fidèle destrier, ne s'embarrasse pas d'un exotisme de pacotille, ni d'un personnage aimable, mais d'un anti-héros, bravache, fier, ombrageux et tourmenté.

"*Les Cavaliers*" développent une fiction escarpée, indomptable et magique comme les montagnes fantomatiques qui dévoilent une beauté cachée.

Le réalisateur nous plonge assez vite dans l'univers du Boukadri, compétition équestre ancestrale où de valeureux cavaliers s'affrontent pour attraper une charogne de veau débitée qui voltige dans le combat comme une balle de polo. Chaque cavalier essaie de s'emparer de la bête à coup de fouet sur les autres cavaliers devenus des adversaires, parfois à coup de gourdins d'une violence extrême. Un jeu cruel où le plus rusé, le plus habile, le plus fort gagne. Le film fut tourné avec d'authentiques taliopendoz qui participaient à ces rituels. Le tout sous les yeux du Roi d'Afghanistan et de ses hôtes.

Une scène fascinante, terrifiante parfois qui ne vous laisse pas intact.

Tarsen (Jack Palance, puissant et fanatisé), le grand ancêtre, avait annoncé la compétition alors qu'un avion du futur passait dans le ciel. Il avait présenté son fils UZaz comme un vainqueur, avec son cheval Jahil, de cette compétition barbare.

Tarsen l'ancien pratiquait le droit de vie ou de mort sur son petit monde.

La relation père / fils tenait plus de l'affrontement, l'un s'accrochant à son pouvoir, l'autre le dénigrant.

Mais, au cours du tournoi, Uzaz fait une chute et se casse la jambe, perdant ainsi son aura. Emmené à l'hôpital il s'en évade en cassant son plâtre. Il dira à son compagnon de route, qui a récupéré Jahil, de lui mettre une page du Coran sur sa cassure. Uzaz veut rentrer chez lui par une route périlleuse, "la route oubliée du temps". Sa jambe se gangrène et un individu qui l'héberge lui coupe la jambe d'un coup de hache. Une jeune femme a pitié de sa douleur et veut lui faire des pansements. Devant son mépris à son égard, elle lui tient tête. Il la traite d'intouchable. On approche de la relation homme femme des Talibans.

Aveuglé par sa rancœur, ses préjugés et son tempérament suicidaire, Uzaz en observant le combat d'un bélier qui a perdu une de ses cornes, mais triomphe dans ses combats - qu'il livre dans d'autres compétitions barbares où les paris sont en jeu - comprend que son handicap pourra être surmonté pour lui aussi. Cela le reconforte.

Il reprend confiance en lui et, avec Jahil, il veut se lancer dans une autre sorte de compétition.

Œuvre passionnante, unique, aux morceaux de bravoure sidérants d'authenticité, drame exigeant, ce film est une découverte majeure de l'histoire du cinéma